

NOTE DE L'AUTEUR

Les sages-femmes adorent discuter, analyser et décor-tiquer les choses. Les bavardages en salle de pause après un accouchement sont l'occasion d'évoquer la beauté d'une naissance ainsi que nos petits dilemmes : comment informer les femmes de l'intensité de ce qu'elles vont devoir traverser pendant la phase de travail ? Doit-on leur décrire en détail les souffrances et l'extase de l'accouchement avant le jour J ? Cela m'a poussée à m'interroger sur les grands problèmes moraux auxquels nous, sages-femmes, sommes parfois confrontées, avec pour questionnement ultime les cas où nous ne *souhaiterions pas* nous mettre physiquement et moralement en péril pour assurer la sécurité de la mère et de l'enfant. Qui cela pouvait-il concerner, et quand ?

Pour moi, il n'y avait qu'une réponse envisageable : un enfant dont l'héritage génétique créa de fortes vagues, l'enfant d'Adolf Hitler. Associée à ma fascination pour l'histoire des périodes de guerre et à ma passion pour les accouchements, l'idée était née. Le fait d'utiliser des personnages réels comme Hitler et Eva Braun, qui continuent tous deux de susciter de fortes émotions, presque huit décennies plus tard, m'a mise à l'épreuve moralement. Malgré tout, je reste dans l'idée que toutes les femmes, princesse ou miséreuse, ange ou démon, sur le point d'accoucher, sont sur un pied d'égalité. La phase de travail nous oblige toutes à aller puiser au plus profond de nous-mêmes. L'accouchement balaie tous les préjugés. Eva, en plein travail, est une de ces femmes. De la

même manière, le bébé naît vierge de toute souillure morale, c'est un innocent, parfaitement pur.

Basé sur des éléments de recherche et des scénarios factuels, ce récit demeure cependant une vision toute personnelle d'une période de l'histoire. On a déjà spéculé sur le fait que le Führer et sa fiancée avaient eu un enfant, mais *L'Infirmière d'Hitler* est une œuvre de fiction, découlant simplement de la question que je me suis posée : « Et si... ? » Anke est également un personnage fictif, tout en incarnant ce que je sens chez de nombreuses sages-femmes ; un grand cœur, mais rempli de doutes et de peurs. Autrement dit, une personne normale.

Irena

Allemagne, janvier 1944.

Pendant un moment, l'abri fut aussi calme qu'il pouvait l'être au petit matin ; seuls quelques légers ronflements féminins empêchaient le silence de régner. Sur la pointe des pieds, la surveillante de nuit arpentait les allées entre les lits de camp avec son bâton, guettant les rats, prête à fondre sur les prédateurs voraces qui pourraient s'en prendre aux membres immobiles des femmes assoupies. Comme le souffle des dormeuses rencontrait l'air glacial et figé, de petits nuages de buée s'élevaient des lits du haut. Chose inhabituelle, tout était calme, alors que d'ordinaire on entendait les femmes tousser tour à tour, en une symphonie de côtes secouées par la force de l'infection qui ravageait leurs poumons, comme si la prochaine quinte allait leur fendre la poitrine en deux. Toutes les trente secondes, un filament de lumière blanche perçait l'obscurité tandis que se poursuivait la minutieuse inspection des trous dans les planches de fortune, dans l'unique endroit que nous pouvions appeler « chez nous ».

Près de l'entrée de l'abri je sommeillais, consciente qu'Irena était sur le point d'accoucher. Un cri en provenance de son lit installé près du poêle brisa soudain le silence ; une

forte contraction la tira de son sommeil agité et elle serra ses dents cassées.

—Anke, Anke, gémit-elle. Non, non, non... Faites que ça s'arrête.

Sa détresse n'avait rien à voir avec une quelconque faiblesse. Irena avait déjà traversé ce genre d'épreuve deux fois en temps de paix. Il s'agissait simplement du résultat inévitable de la phase de travail. D'un accouchement. Son bébé allait naître, le pire cauchemar d'Irena. Tant que son bébé était à l'intérieur, qu'il donnait de temps en temps quelques coups de pied prouvant qu'il n'avait pas épuisé tous les sucs vitaux de sa mère et qu'il voulait encore vivre, il y avait de l'espoir. À l'extérieur, en revanche, l'espoir diminuait rapidement.

Je m'empressai de la rejoindre et rassemblai les tissus et papiers que nous avions mis de côté pour elle, ainsi qu'un seau d'eau péniblement tirée du puits avant le couvre-feu. Irena était agitée et affichait le genre de délire que l'on voyait généralement dans les cas de typhus. Ses lèvres sèches ne cessaient de marmonner le nom de son mari, probablement mort depuis longtemps dans un autre camp, et elle tambourinait contre le fin matelas de paille, faisant craquer les planches de bois au-dessous.

—Irena, Irena.

Je murmurai son nom à plusieurs reprises tout en essayant de capter son regard quand elle ouvrait les paupières, avant de les refermer aussitôt. À la différence des femmes dans les hôpitaux de Berlin, les mères du camp semblaient souvent dans un autre monde pendant le travail ; on aurait dit qu'elles partaient ailleurs, dans un exil plus confortable pour l'esprit. J'imagine que c'était une façon pour elles de fuir la terrible réalité, à savoir qu'elles allaient donner le jour à leur enfant dans ce monde de pure sauvagerie. Autant se créer un petit

nid douillet en rêve pour l'accueillir, puisque la vie réelle ne pouvait le leur offrir.

Le travail progressait rapidement. Après plusieurs heures de prémices, les contractions se succédaient, de plus en plus rapprochées. Également tirée de son demi-sommeil, Rosa fut bientôt à mes côtés. Elle raviva ce qu'il restait de feu et mit de l'eau à bouillir tandis qu'une autre femme apportait une lampe à huile dont on gardait le combustible pour des occasions comme celle-ci. Voilà, c'était tout ce dont nous disposions, à part notre foi en Mère Nature.

Les contractions étaient fortes et la poche des eaux, un volume bien maigre de liquide, se rompit au pic d'une contraction, mais Irena résistait de toutes ses forces. Dans tout autre cas de figure, le corps aurait été forcé de céder à la puissance du besoin d'expulsion. Pour leur première grossesse, les femmes se demandaient souvent si elles sauraient quand pousser.

En tant que sages-femmes, nous ne pouvions que les rassurer – vous le *sauvez*, c'est une force interne irrésistible, un raz-de-marée par lequel on se laisse embarquer sans opposer de résistance. Seulement, Irena se cramponnait comme une folle à son bébé, et je ne distinguais qu'un mince filet de mucus sanguinolent sous la couverture, signe que le corps n'était pas prêt à lâcher prise, malgré le besoin. Seule la volonté de fer d'une mère maintenait les portes closes.

Finalement, après plusieurs contractions intenses, l'utérus d'Irena remporta la partie. Un cri guttural et éloquent résonna, et, à la lumière de la lampe, je vis le bébé commencer à arriver. Sa tête n'était pas encore visible mais il y avait une forme nette et ronde derrière la peau tendue de la vulve d'Irena. Elle agitait la tête dans tous les sens en haletant.

—Non, pas déjà, mon bébé, reste au chaud, murmura-t-elle en tendant les mains vers son bas-ventre, comme pour tenter de faire faire marche arrière à l'enfant.

Rosa se tenait près de la tête d'Irena et lui chuchotait des mots apaisants en lui donnant à boire de petites gorgées de l'eau la plus propre que nous ayons. Je restais postée plus bas avec la lampe.

Ignorant l'avenir qui l'attendait, le bébé, lui, était bien décidé à naître. À la contraction suivante, des cheveux noirs apparurent entre les lèvres tendues d'Irena.

— Soufflez, soufflez, soufflez, l'exhortai-je alors, espérant ralentir la cadence et éviter ainsi une déchirure que nous n'avions pas le nécessaire pour recoudre et qui deviendrait une autre plaie ouverte que les rats et les poux prendraient pour cible.

Sentant venir l'inévitable, Irena capitula et la tête du bébé franchit le seuil de sa mère pour se glisser doucement dans le monde. L'espace de quelques instants, comme pour de nombreux accouchements que j'avais vécus, le temps se figea. Le crâne du bébé reposait sur le linge le plus propre dont nous disposions, les épaules et le reste du corps encore à l'intérieur. La tête trempée de sueur d'Irena retomba sur Rosa cependant que son corps tressautait sous des sanglots de tristesse et de soulagement, à peine teintés de joie. L'abri était plongé dans le silence. La plupart des femmes étaient réveillées et plusieurs têtes s'étaient dressées des lits, la curiosité l'emportant sur le besoin de sommeil, mais toutes demeuraient parfaitement discrètes par respect pour le peu d'intimité dont disposait Irena.

Le bébé était arrivé face vers le ciel, il me regardait fixement. Ses petits yeux s'ouvraient et se refermaient comme ceux d'une poupée en porcelaine, sa bouche formant une moue de poisson, comme si il ou elle respirait déjà. Les secondes passaient, mais il n'y avait pas d'inquiétude à avoir : le cordon ombilical lui apportait toujours de l'oxygène filtré, bien plus pur que l'air qui stagnait autour de nous.

— Tout va bien, votre bébé sera bientôt avec nous, dis-je

tout bas, sachant pertinemment que rien ne pourrait aider Irena à éprouver autre chose que de la peur ou de la tristesse.

Les contractions continuaient, Irena fit pivoter son bassin pour faire de la place tandis que la tête du bébé effectuait un demi-tour sur le côté, libérant les épaules ; le fils d'Irena sortit alors en entier, baigné d'un soupçon de liquide mêlé de sang. C'était une toute petite crevette, avec une tête bien trop grosse pour ses membres minuscules et ses testicules protubérants. Irena l'avait porté de son mieux malgré son faible apport en protéines et en graisse, et le résultat était là. Je pris le linge le moins sale et essuyai le fluide pour stimuler ce petit corps mou qui n'émettait aucun son. Quelque part en moi, je songeai : *Pars maintenant si tu veux, petit, épargne-toi la peine à venir.* Instinctivement, je continuai malgré tout de frictionner sa peau délicate pour éveiller ce petit être humain à la vie.

De retour dans notre monde, Irena fut immédiatement prise de panique.

— Comment il va ? Pourquoi est-ce qu'il ne pleure pas ?

— Il est un peu sous le choc, Irena, laissez-lui le temps, répondis-je en sentant mon adrénaline grimper alors que je scandais intérieurement : *Allez, mon bébé, respire pour elle, allez. Vas-y, mon petit, pleure un peu.*

Après une nouvelle friction vigoureuse, il toussa, inspira et sembla observer son environnement avec des yeux encore plus grands. Je le passai alors immédiatement à Irena et le posai contre sa peau. L'effort du travail l'avait rendue plus chaude que toutes les autres surfaces de cette pièce, et le bébé, au lieu de pleurer franchement, se mit à gazouiller contre elle. Tout ce qui sortait de sa bouche équivalait à une respiration, c'était la vie.

Pour la première fois depuis des mois, les traits d'Irena prirent une expression de totale satisfaction.

—Bonjour, mon petit cœur, susurra-t-elle. Comme tu es beau, dis donc. Et intelligent.

Après deux filles, c'était son premier garçon, une naissance très attendue par son mari. Ce que tout le monde pensait tout bas, sans oser le dire tout haut, c'est qu'elle avait bien peu de chances de voir aucun de ses enfants atteindre l'âge d'adulte. Mais pour le moment, personne n'aurait osé s'immiscer dans sa bulle.

Sans un mot, Rosa et moi avons accompli nos tâches respectives, elle auprès d'Irena et du bébé, qu'elle enveloppa dans les quelques linges qu'il nous restait, moi gardant un œil vigilant sur l'entrejambe d'Irena pendant que le sang s'écoulait sur le tissu. Tout était normal pour l'instant. Mais depuis mes débuts dans le métier, les placentas m'avaient toujours causé plus de stress que les bébés. L'épuisement pouvait pousser le corps à se refermer et à refuser d'expulser le placenta. Des gouttes de sueur commencèrent à perler à mon front et sur ma nuque. À ce stade, perdre une femme et un bébé serait trop injuste.

Mère Nature aida Irena à surmonter cette dernière épreuve, comme elle le faisait depuis la nuit des temps, en dépit des horreurs imposées par l'humanité. Le visage d'Irena, encore inondé d'hormones d'amour inconditionnel, se crispa de douleur à la venue d'une nouvelle contraction. Elle poussa deux fois de plus et le placenta, pâle et minuscule, tomba sur le linge. Le bébé avait monopolisé le moindre gramme de gras disponible dans cette matrice. Les Allemandes bien nourries produisaient des tissus riches et abondants avec un gros cordon pour nourrir l'enfant pendant neuf mois, mais tous ceux que j'avais vus depuis mon arrivée au camp étaient rachitiques.

Après avoir vérifié que le placenta était sorti en entier (tout ce qui demeurait à l'intérieur pouvant provoquer une infection fatale), nous ouvrîmes la porte du baraquement

et le jetâmes dehors, loin de l'entrée. Plusieurs rats, dont certains rivalisaient en taille avec des chats, surgirent des trous en bordure du bâtiment, se ruèrent et commencèrent à se battre pour se tailler la part du lion dans ce morceau de chair fraîche. Quelques mois plus tôt, les femmes s'étaient disputées à ce sujet : fallait-il nourrir les rats ainsi, et les engraisser ? Ces créatures étaient prêtes à tout pour manger, et en l'absence de nourriture, elles se tournaient vers nous et mordillaient la peau des femmes trop malades pour bouger, trop inertes même pour s'en rendre compte. Au moins, quand cette vermine trouvait satisfaction ailleurs, nous avions un peu de répit. Je détestais les rats, mais en même temps, j'admirais leur instinct de survie. Vermine ou humains, nous tentions tous de survivre.

Rosa et moi avons nettoyé autour d'Irena autant que nous le pouvions pendant qu'elle profitait de ce moment peau à peau avec son bébé. De toute façon, nous n'avions rien pour l'habiller. Il tétait avidement un sein parcheminé, cherchant la vie de toutes ses forces dans cette outre presque vide. La montée d'hormones provoquait de nouvelles crampes dans le ventre fatigué de la mère, mais on voyait qu'elle appréciait presque cette sensation. Rosa prépara une infusion d'orties avec les feuilles que nous avons cueillies, et pendant presque une heure le visage d'Irena respira la joie. Lorsque la nuit fit place aux premières lueurs du jour qui filtraient à travers les fissures des murs, l'atmosphère se fit plus tendue dans l'abri. Le temps pour Irena et son bébé était compté.

Quelques femmes vinrent vers elle et un murmure sourd se forma autour de son lit, comme un chant de bienvenue pour le nouveau-né. Dans un monde normal, elles auraient apporté des cadeaux, des fleurs ou de la nourriture. Ici, elles n'avaient rien à offrir, à part l'amour caché dans un coin secret de leur cœur, un peu d'espoir qu'elles laissaient s'exprimer de temps à autre. Nombreuses étaient celles à avoir

déjà perdu des enfants, à en avoir été séparées, à se languir de l'odeur des petites têtes mouillées de leurs bébés, frères et sœurs, neveux et nièces. Toutes connaissaient cette souffrance. En l'absence d'un rabbin, une des femmes proposa de faire une bénédiction, et ainsi elles firent entrer le bébé dans leur communauté. Sa mère l'appela Jonas, comme son mari, et sourit en le voyant désormais reconnu, entré dans l'histoire.

Assise dans un coin à côté de Rosa, j'écoutais cette douce mélodie ; dans le baraquement, j'étais la seule à ne pas être juive. Je gardais une oreille tendue vers l'éveil du camp, dehors – les gardiens qui crient leurs ordres, le bruit constant de leurs bottes sur le sol gelé. D'une minute à l'autre, ils envahiraient notre domaine. Inutile de dissimuler le bébé. Nous avons essayé, une fois, mais les pleurs permanents d'un bébé affamé étaient impossibles à étouffer. Cette fois-là, nous avons fini par perdre la mère et le bébé dans les circonstances les plus cruelles que l'on puisse imaginer. Alors si nous pouvions en sauver au moins un, ce serait déjà ça. Et puis, Irena avait des enfants qu'elle retrouverait peut-être un jour. Éventualité peu probable, mais pas impossible.

Au bout du compte, Irena eut droit à presque trois heures de précieux contact avec son nourrisson. À sept heures, la porte s'ouvrit à la volée, un vent glacial s'engouffra dans le baraquement et les gardiennes entrèrent pour faire l'appel. Notre baraquement était exempté d'appel à l'extérieur à cause du nombre de femmes alitées qu'il comptait, et les gardiennes détestaient les voir s'affaïsser durant la longue attente imposée dehors. J'avais demandé au commandant du camp que l'appel puisse se faire à l'intérieur, et obtenu gain de cause, une concession aussi rare que surprenante de leur part.

C'est la première gardienne qui sentit le nouvel arrivant. J'étais quasiment sûre qu'elle avait travaillé dans un hôpital

avant la guerre, peut-être comme sage-femme. Elle me dévisageait toujours avec un air soupçonneux, ses gros sourcils froncés, surtout quand j'étais avec les femmes juives, comme si *elle* ne pouvait même pas envisager de les toucher. En revanche, elle n'avait aucun scrupule à manier la matraque, visant particulièrement la base des corps squelettiques pour causer un maximum de douleur. Elle avait aussi une seconde spécialité, bien plus sinistre.

C'est le nez de cette femme qui perçut la subtile odeur de l'accouchement, et non celui de la deuxième gardienne, restée en retrait.

— Ah, on dirait que vous en avez eu un autre ! lança-t-elle.

J'avançai vers elle, comme à l'accoutumée. Ce genre d'échange était devenu un jeu auquel j'étais presque certaine de perdre, mais cela ne m'empêchait pas d'essayer.

— Le bébé est né il y a une heure à peine, mentis-je. C'est peu. Laissez-nous encore un peu de temps. Ça n'empêchera pas de faire l'appel.

Elle balaya la pièce du regard sous la soixantaine de paires d'yeux braquées sur elle, dont ceux d'Irena, bien plus brillants que d'habitude. L'espace d'un instant, la gardienne parut sur le point de fléchir. Puis elle émit un grognement.

— Vous connaissez le règlement. Ce n'est pas moi qui le fais. Allez, c'est l'heure.

La justification de quatre-vingt-dix pour cent des mauvais traitements dans le camp était toujours la même : ce n'est pas notre faute, nous ne faisons que suivre les ordres. Les dix pour cent restants relevaient de la pure jubilation.

C'est à ce moment-là qu'Irena sortit de sa bulle. Serrant le bébé contre sa poitrine dénudée, elle sauta du lit et se réfugia dans le coin près du poêle, laissant un filet de sang derrière elle.

— Non, non, pitié, implora-t-elle. Je ferai n'importe quoi. Je suis prête à *tout*, tout ce que vous voudrez.

L'expression de marbre de la gardienne ne laissa guère d'espoir à Irena, qui tenta le tout pour le tout :

—Prenez-moi à sa place. Emmenez-moi tout de suite, mais laissez le bébé.

Elle se tourna vers moi. Sa voix tremblait.

—Anke, vous pourrez vous occuper du bébé, n'est-ce pas ? Si je ne suis plus là ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête, alors qu'en réalité, ce serait impossible ; les quelques non-Juives autorisées à garder leur bébé avaient à peine assez de lait pour leur enfant, quand elles n'en avaient pas déjà un autre accroché à leur sein. Les nourrissons succombaient à la malnutrition en quelques semaines, si bien qu'il était rare d'en voir dépasser un mois de vie. Demander ne servait à rien, ce genre d'appel désespéré n'aboutissait jamais.

Nous retînmes toutes notre souffle pour Irena. Nous avons beau avoir assisté à ce genre de scène maintes et maintes fois, c'était toujours aussi surréaliste. Une mère obligée de supplier pour sauver la vie de son bébé.

La gardienne soupira, visiblement agacée. L'étape suivante était inévitable, mais toutes les mères, à moins d'être paralysées ou presque inconscientes, lançaient la même supplication. C'était un réflexe maternel : sacrifier sa vie pour en sauver une toute neuve.

—Allons, fit la gardienne en avançant vers Irena. Ne rendez pas les choses plus compliquées. Ne me poussez pas à utiliser la force.

Elle tendit les mains vers les linges, et Irena recula plus loin dans l'angle. Les hurlements soudains du bébé empêchèrent presque d'entendre les coups portés au corps d'Irena, et la gardienne sortit de la confrontation avec, dans les bras, le linge dont émergeaient de petits membres vaguement enveloppés. L'Allemande se retourna et plissa les yeux en deux fentes aussi étroites que celle de sa bouche pincée.

Ses lourdes bottes claquèrent en direction de la porte tandis que nous nous regroupions autour d'Irena pour former une clôture de protection ; si elle se mettait à courir après la gardienne, elle serait certainement abattue par les tireurs des postes de guet. Et en effet, Irena se lança à ses trousses tel un ours en colère, montrant ses dents cassées, et nous la retînmes dans notre filet humain. Ses cris stridents s'entendirent probablement partout à la ronde, et j'imaginai le reste du camp se figer, conscient que la procédure fatale était une fois de plus enclenchée.

Immédiatement, les femmes entamèrent un chant de lamentation dont le volume augmenta rapidement. Le groupe se mit à se balancer comme un seul homme, avec Irena en son centre, formant un bouclier contre sa douleur. L'objectif était de la réconforter, certes, mais il s'agissait également de masquer le bruit du bébé heurtant le baril d'eau, un son aussi choquant qu'un coup de feu. Rosa croisa mon regard, hocha la tête et franchit la porte en un instant, espérant ramasser le pauvre petit corps une fois que la gardienne l'aurait jeté, et avant que les rats et les chiens de garde ne réclament leur part. Un placenta était une chose, mais un corps humain, une personne... C'était impensable.

Au bout d'un moment, les hurlements d'Irena cessèrent et furent remplacés par un gémissement sourd qui montait du fond de son cœur, une sorte de meuglement continu bien au-delà des mots. Les seules autres fois que j'avais entendu ce son, c'était lors des étés que je passais dans la ferme de mon oncle en Bavière, quand les jeunes veaux étaient emportés au marché. Leurs mères inconsolables, incapables de renoncer à chercher leur progéniture, poussaient un cri continu et bouleversant qui durait toute la journée et une bonne partie de la nuit. Dans mon lit, je collais les mains sur mes oreilles pour échapper à ces pleurs désespérés qui me mettaient à la torture. Plus grande, je demandais toujours à mon oncle

Dieter quand il comptait emporter les veaux au marché et je m'arrangeais pour ne pas venir le voir à ce moment-là.

Je rangeai et nettoyai au mieux, puis filai m'occuper de plusieurs femmes malades du baraquement, changer quelque vêtement, offrir un peu d'eau ou de soutien. Elles toussaient toutes à s'en décoller la plèvre. Dans ces moments-là, j'étais heureuse d'avoir ma formation d'infirmière en poche et de savoir accomplir tous ces petits gestes qui nécessitent peu de réflexion. Je ne voulais pas me laisser envahir par ce qui s'était passé le matin, ni par tout le reste.

Je sortis deux fois, la première fois pour prendre l'air – le frais me remit un peu d'aplomb –, et la seconde pour me rendre dans un autre abri pour non-Juives, où deux femmes avaient récemment accouché. Je ne pouvais pas faire grand-chose pour elles après l'accouchement, ne disposant ni de matériel ni de médicaments, mais je pouvais au moins les rassurer en leur expliquant que la perte de sang était normale et que leur corps se remettait doucement. Dans chaque baraquement, les plus fortes s'occupaient des tâches ménagères tout en essayant, en vain, de faire monter le lait dans leur poitrine.

Dans le camp, ma classification comme « prisonnière politique allemande », avec une étoile rouge et non jaune sur le bandeau de mon bras, me permettait de circuler librement entre les bâtiments en tant qu'infirmière et sage-femme. Comme en temps de paix, je prenais bien évidemment soin de n'importe quelle femme, quelle que soit sa culture ou sa religion. La majorité de celles dont je m'occupais arrivaient déjà enceintes ou donnaient des signes de grossesse peu après leur emprisonnement. C'était particulièrement vrai pour les Juives, même si personne ne demandait jamais de comptes à aucun gardien. Le mot *viol* ne faisait tout simplement pas partie du vocabulaire du camp. Quelle ironie, pourtant,

qu'une grande partie des bébés nés ici soient à moitié aryens et sacrifiés au nom de la race supérieure...

Lorsque je revins au baraquement 23, surnommé « la maternité » par les gardiens et ses occupantes, Irena, près du poêle faiblard, n'avait pas bougé de son lit depuis plusieurs heures. À son chevet se tenait encore une des femmes du cercle formé après l'arrachement de l'enfant. Je vérifiai qu'elle ne saignait pas trop. Elle ouvrit brièvement ses yeux gonflés, cernés sous les pupilles dilatées, des yeux qui trahissaient un abattement total. Elle prit ma main comme je la retirais de son ventre.

— Anke, à quoi est-ce que ça a servi ? me demanda-t-elle en plongeant ses pupilles d'encre dans les miennes avant de sombrer à nouveau dans les sanglots.

Je ne sus que répondre, ne comprenant pas trop de quoi elle parlait. De la grossesse, des bébés, de cette vie... ou de la vie en général ? Aucune réponse ne semblait adéquate.